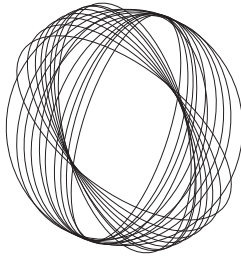


DU MONDE ENTIER

**BURHAN SÖNMEZ**

# **LABYRINTHE**

ROMAN  
TRADUIT DU TURC  
PAR JULIEN LAPEYRE DE CABANES



*nrf*

GALLIMARD





DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

MAUDIT SOIT L'ESPOIR

*Du monde entier*



BURHAN SÖNMEZ

# LABYRINTHE

roman

*Traduit du turc  
par Julien Lapeyre de Cabanes*

*nrf*

GALLIMARD

*Titre original :*

LABIRENT

© *Burhan Sönmez.*

*Publié avec l'accord de Kalem Agency.*

*L'extrait du texte Sept nuits de J. L. Borges  
cité p. 9 est traduit de l'espagnol  
par Françoise Rosset  
et révisé par Jean-Pierre Bernès.*

© *Éditions Gallimard, 2010.*

© *Éditions Gallimard, 2020, pour la traduction française.*

« Il suffit de deux miroirs opposés pour  
construire un labyrinthe. »

J. L. Borges, *Sept nuits*

« L'homme ne découvre pas le verbe,  
c'est le verbe qui vient à lui. »

Éloge funèbre du père Montmollin  
à l'enterrement de J. L. Borges



*Du haut du pont du Bosphore*



Le réveil sonne. Bruit semblable au tintement de la clochette qui appelle à table les matelots fatigués d'un bateau de transport. Qui donc se souvient des cargos ? Le bruit provient de l'appartement voisin, d'un rêve peut-être. Le vent s'engouffre par la porte du balcon, grande ouverte. Les voilages de tulle papillonnent. Quelle saison est-ce donc, cette vivifiante fraîcheur du matin ? La sonnerie du réveil se gonfle de sirènes, cornes de brume, sifflets des *vapur* qui sillonnent le Bosphore. La frange des voilages ondule au bord du lit. Boratine, les yeux clos, allongé, tente d'éteindre le réveil. Sa main tâtonne sur la commode. S'arrête. Attend puis cherche encore. Le réveil lui échappe, il ouvre les yeux. Dehors, l'aube. Contours vagues des objets dans la chambre, comme embrumés. Où est-on ? Ça ne ressemble pas à une chambre d'hôpital. Autre couverture, balcon, fenêtre. Je suis rentré chez moi, semble-t-il. Oui, ce n'est pas l'hôpital. On voit le ciel par la fenêtre. La porte du balcon est ouverte. Des boîtes de médicaments à l'autre bout de la commode. Je porte la main à mon front. La douleur au crâne a dû me réveiller.

Mes oreilles bourdonnent. Les médicaments m'ont aidé à trouver le sommeil, mais contre le mal de tête ils sont impuissants. Ma main retombe sur l'oreiller. Il faut dormir encore. Mes yeux se referment. Lorsque le feuillage d'un arbre frissonne devant le balcon, une fraîcheur nouvelle caresse mes bras nus.

Boratine s'éveille dans la lumière du jour, le vent déjà est retombé. Les voilages immobiles. Dehors, une clameur grouillante monte, amplifiée, depuis les quartiers plus lointains. Il regarde autour de lui, cherche à se souvenir s'il ne s'est pas déjà éveillé ici. Vaste chambre. Les murs, unis, sont de couleur ivoire, quant au placage en bois d'érable de l'armoire en face, il est trop clair. Un ton plus foncé irait mieux. Qui a choisi cette armoire ? Moi ? Boratine se suspecte d'avoir mauvais goût. De son lit, il regarde le miroir sur le mur voisin. En reflet, le néon circulaire suspendu au centre du plafond. L'insistant grognement des voitures et le fracas des engins de chantier ne lui évoquent rien. La veille au soir, quand ils l'ont amené ici, il avait espéré que le lendemain, dans la lumière du jour, cet endroit inconnu ferait remonter des souvenirs. La porte du balcon, l'armoire, la commode évoquent la chambre d'hôtel d'une première et unique nuit. Bruits de la rue, ordinaires. Il ne reconnaît que les médicaments, et ses mains. Il les lève, examine ses doigts, ses paumes dont, depuis une semaine, il apprend chaque ligne. Les ongles longs. Il s'assied sur le bord du lit. Une douleur le serre au flanc. Il soulève son débardeur, jette un œil à ses côtes. Pour mieux voir, il marche jusqu'au miroir à l'autre bout du lit. Pas lents, précautionneux. Le parquet

est lisse. Il s'arrête face au miroir. Une côte brisée au flanc droit. Il passe sa main sur cette zone. La douleur perce sous la peau. À les entendre, il a eu de la chance. Une seule fracture. Le reste est indemne : la mémoire ne fait pas partie du corps. Il lève les yeux, observe son visage. Une semaine qu'ils se connaissent. Si neuf encore. Il fixe son regard. Salut, étranger, dit-il. Le visage en face lui renvoie les mêmes mots, il le lit sur ses lèvres. Les yeux soupçonneux. Les sourcils effilés. Autant qu'un nouveau-né ignore du monde les bruits, les lumières, le contact, il s'étonne de la rumeur derrière la porte du balcon, et des mouettes qui tournoient au-dessus. La veille, à son retour, il faisait nuit. C'était silencieux. Il s'était promené dans la chambre à pas lents comme dans un musée, glissant entre les bibelots, les guitares, ne touchant à rien. Il avait seulement sorti les médicaments du sac qu'on lui avait donné à l'hôpital. Bu deux verres d'eau. Un long moment, il était resté planté au bord du lit. Il avait enlevé sa chemise, son pantalon, ses chaussettes. Il s'était allongé et, refermant les yeux, il avait attendu, immobile. Il avait compté les battements de sa respiration. Cela, compter, il sait encore le faire. Quarante et un, quarante-deux, quarante-trois. Puis, le sommeil. Un nouveau jour, une nouvelle porte ouverte sur le monde. Pour la première fois il s'est senti renaître, non pas à l'hôpital, la semaine passée, en ouvrant les yeux, mais ce matin au réveil, dans cette chambre. D'où son mal de crâne. Bien que déjà venu au monde, il ne connaissait rien de cette vie. On perd la mémoire, tout s'était évanoui. Mais, cette fois, ce matin, il est né de lui-même. Conscient d'exister.

Songeant qu'il naissait non hier, autrefois, mais à l'instant. Fallait-il avoir peur, ou demeurer indifférent, il n'a pas su décider. À l'hôpital, on lui avait dit de rester tranquille. Vous avez perdu la mémoire, mais ne craignez rien, elle reviendra avec le temps. D'abord, ils s'étaient penchés sur la côte, l'os fracturé, puis, avec plus de curiosité, sur ce qui se passait dans la tête de cet homme qui tentait de réinventer une personne entière à partir d'une mémoire vide. Étrange, avait-il dit à la femme médecin, vous vous intéressez plus à moi que je ne m'intéresse à moi-même. C'est mon travail, avait-elle répondu. Perdre la mémoire peut paraître effrayant, monsieur Boratine, mais, dans votre cas, la situation est raisonnablement optimiste. Au moins, grâce aux papiers dans votre portefeuille, nous savons qui vous êtes et où vous habitez. Si vous ne vous souvenez de rien, vos papiers parleront pour vous, comme ces tatouages dans votre dos dont vous ne savez plus ni où, ni pourquoi vous les avez fait faire. Vous avez en votre possession des éléments qui, aujourd'hui, n'ont aucun sens pour vous, mais auxquels le temps en donnera un. L'homme est ainsi fait, voyez-vous, avant sa naissance il appartient déjà à cette vie, sa place est là dans le grand organisme du monde. Vous, moi, nous sommes tous dans la même situation. Quelle qu'ait pu être votre histoire, peut-être avez-vous seulement essayé de vous libérer d'une réalité douloureuse. Vous avez eu le cran de le faire, et même presque réussi. La trajectoire que vous avez parcourue est stupéfiante, imaginez donc : du haut du pont du Bosphore... Après ça, croyez-moi, ce sera plus facile de trouver la bonne

voie. Madame, est-ce que vous distribuez ce genre d'espairs à tous vos patients, en plus des médicaments ? Auquel cas, laissez-moi vous préciser qu'en dehors de ce qui touche à ma personne, dont je ne sais plus rien, je me souviens d'un tas de choses. Je connais les noms des philosophes de l'Antiquité, des couleurs des équipes de football, celui du premier astronaute qui a marché sur la Lune. Seulement j'ai disparu de mes dossiers, pas la moindre trace de moi-même, rien, jusqu'à mon nom, oublié, effacé. C'est vous qui me l'avez dit, aussi je l'ai accepté.

La lumière du jour pénètre dans l'appartement. Je quête sur mon visage, dans le miroir, un signe apaisant, une expression engageante. Je remue les lèvres, tente d'articuler quelque chose. Le visage du miroir lui aussi cherche ses mots, essaie de prononcer un mot qu'il ignore. Je veux m'aider, l'aider lui. Je m'approche. Brûlant d'entendre un mot qui s'échapperait d'entre ses lèvres pour venir ranimer mon passé. J'appose l'oreille contre le miroir, à l'endroit où était sa bouche. Lisse. Froid. Le grondement d'une vague enclose là depuis une époque très ancienne. Obscurs désirs. Odeur humide de caves. Proximité de l'époque où j'avais autrefois vécu, et d'où je suis à présent rejeté. Et, à l'instant où je m'apprête à descendre en ma mémoire, cette fois par un autre escalier, et à allumer le réverbère bleu des caves du passé, une sonnerie de téléphone me fait sursauter. Sonne-t-il à l'intérieur, ou bien au-dehors ? Le bruit ressemble à la celui du réveil qui a sonné toute la nuit. Je remonte sa piste, sors dans le couloir. Passe devant un tableau

lugubre. J'aperçois le téléphone, rouge et noir, à l'autre bout du salon où j'entre, et aussitôt m'arrête, songeant à ce qu'il me faut faire. Avant que j'en aie décidé, le téléphone cesse de sonner. C'est un vieux modèle à cadran rotatif, plaqué or, du genre qui plairait aux personnes âgées. Réanimé par le jour qui entre par la fenêtre, le téléphone recommence à sonner. Avec plus d'entêtement, cette fois. Si je décroche, une voix inconnue me demandera comment je vais. Sans juger nécessaire de se présenter. Croyant que je la reconnais. Si je reste muet, elle répétera sa question. Après une seconde d'hésitation, elle commencera à parler à ma place. De choses que nous devons faire ensemble. Rappel d'une réunion ou d'un dîner. Plaintes, râles, énumération des petits malheurs de la vie. Et puis après avoir montré un peu de gentillesse, elle commencera à me faire des reproches, du chagrin dans la voix. Faisant la somme de toutes les méchancetés de cette terre, elle se posera en victime de chacune et, avant que j'aie pu raccrocher, elle me maudira au nom de toutes. Je me tairai toujours, elle changera de sujet. Quand ce sera le tour d'énoncer mes mérites, baissant d'un ton, elle m'avouera que sans moi tant de joies lui seraient demeurées inconnues, mais aussi qu'elle ne comprend pas comment j'ai pu en arriver là. Ici, profitant de l'occasion, je sortirai de mon silence. Moi non plus je ne comprends pas, dirai-je. J'aurai envie qu'elle me fasse du bien, que sur-le-champ elle me raconte tous les secrets qu'elle connaît de moi. Tant d'années que j'ai perdues en même temps que la mémoire, je suis revenu à zéro. J'implorerai sa pitié, comme si elle était le geôlier qui

détient mon passé. Je choisirai mes mots avec soin. Pour cette voix au bout du fil, je raconterai une histoire que j'ai gardée dans un coin de ma tête, dont la fin change à chaque nouveau récit. Le futur est aussi loin de nous que le passé. Je ne connais pas le chemin des étoiles. Je sens qu'une avalanche s'approche, partie d'au-delà des tours et des gratte-ciel, et déboule maintenant à pleine vitesse, arrachant à elle tous les bruits du trafic. Mon cœur me dit que rien ne presse. Je tire entièrement le rideau, pour empêcher la moindre lumière de filtrer. Le téléphone a cessé de sonner.

Boratine est assis sur le canapé, il attend que le téléphone sonne de nouveau, et le soleil poursuit sa course ascendante derrière les rideaux tirés. Accroché au-dessus de la cheminée, un tableau. Une vaste forêt, tissée d'ocre et de vert, s'étend à travers un paysage de collines. Les arbres tremblent légèrement, leurs branches semblent saillir hors du cadre. Comparé au tableau lugubre qui orne le couloir, celui-ci reflète un autre état d'âme, un tout autre goût. Une seule et même personne n'aurait pas pu acheter deux tableaux si différents. Mettons qu'on m'en ait offert un et que j'aie choisi l'autre, lequel des deux est le mien ? Sous le tableau, alignées sur le rebord de la cheminée, des bougies de différentes tailles. Au milieu des bougies, un bibelot gracieusement ouvragé, une mère et son fils. Eux, je les reconnais. Marie, prise dans le marbre, regarde avec tendresse son fils Jésus, dont elle retient le corps sans vie couché sur ses genoux. Des torsades de marbre coulent comme de l'eau, du front de Marie jusque sur ses lèvres. Le torse de Jésus est dénudé, on peut compter une à une les côtes qui se des-

sinent sur son flanc droit. Marie, le visage défait, tient son fils d'une main, et tend l'autre dans le vide, vers moi, comme si elle m'appelait à l'aide. Je me souviens d'eux, oui, mais la date m'échappe encore. Combien d'années ont passé depuis leur supplice ? Quelques années, peut-être, quelques milliers d'années ? L'expression sur leurs visages change au gré des variations de lumière dans le salon ; chaque lueur, chaque ombre leur donne une signification nouvelle : union de la mort et du sommeil, courant de fond qui va et vient sans cesse de l'une à l'autre.

J'étends ma main gauche, comme un appel à l'aide, abandonne mes doigts sur le velours rouge du canapé, caresse légère et désœuvrée. Malgré les cris des vendeurs ambulants, le raffut des gamins dans la rue, la pop *arabesk* que les taxis écoutent à tue-tête, je me sens bien ici, dans cet appartement dont j'ignore pourquoi il est le mien. Lieu défendu au soleil, aux intrus. Il faut d'abord s'habituer aux choses, plus qu'aux hommes, il faut se faire une place parmi elles. Pas besoin de foule. C'est assez d'un étranger chez soi. Pour le reste, poser des questions, tendre l'oreille, faire le tour des pièces, attendre des réponses. Combien de temps, je l'ignore. Et s'il n'y a jamais de réponse ? Les saisons changent. Le printemps est bref, l'été passe lentement. À peine commencé, l'automne s'achève déjà. Saison qui prépare à l'hiver, si l'on n'en meurt pas. À côté de la cheminée, une pile de bûches. Le buffet en bois est rempli de bouteilles de vin. Les coupes à l'étage supérieur paraissent aussi antiques que le meuble. Guitares, vinyles, guéridons, lustres, longs

tapis moelleux, tables, chaises, le salon est couvert de choses et d'objets, parfaitement immobiles comme s'ils avaient toujours été là. Aussi discrets que Boratine. Pas qu'ils ne sachent rien, non, mais leur mémoire commune fait défaut. Appuie sur le bouton du pick-up, il ne fonctionnera pas. Le disque peut bien tourner, les mélodies gravées en lui resteront muettes. La chaîne hi-fi aussi, et les grosses enceintes à côté du canapé, quel que soit le CD qu'on y mette, la station de radio qu'on choisisse, pas un son n'en sortira. Boratine s'étend sur le canapé, il essaie de fredonner un air qui lui passe par la tête. Il avale sa salive, en libère sa bouche. Il s'efforce de susurrer les paroles de cette chanson apprise on ne sait quand et qu'à l'hôpital, de temps en temps, il retrouvait. Puis il cesse. Sa voix est trop faible. Il essaie encore. À quelque trésor qu'elle puise, la voix qui jaillit hors de sa bouche, sa gorge, ses poumons, comme d'un coffre-fort, n'exhumerait pas seulement des mots, mais bientôt du sens. Sens qui façonnera les lieux, le miroir, l'homme qui s'y reflète. Un sens pour tout recréer. Pourquoi ce tissu de velours sur le canapé ? Pourquoi ce rouge qui évoque la mort ? Et pourquoi se donner la mort ? Si vouloir que tout ait une signification n'est pas une maladie, alors, le jour venu, il suffira d'appuyer sur l'interrupteur de la mémoire pour que les réponses, telles les chandelles d'un lustre, s'allument et fassent aussitôt la lumière. Boratine jette un œil sur le lustre au-dessus de lui, dont les câbles fins, les ampoules opaques et les lames de cristal, comme des bouquets de franges au bout de leurs branches, occupent tout le plafond. Impossible de voir le lustre dans son entier, de

quelque côté qu'on se place. Des serpents qui auraient fait leur nid dans cette forêt de cristal y vivraient à leur aise. La nuit, quand la ville dort (la ville dort-elle ?), ils quittent leur lustre-nid, sillonnent le plafond, glissent sur le tableau comme un frisson liquide et immortel, se faufilent derrière les rideaux dans un chuintement et, déversant leurs poisons, s'accouplent, font l'amour, les uns aux autres enroulés ; puis, quand les premières lueurs du jour apparaissent, les sangs apaisés et les écailles luisantes, ils retournent à leur nid, sans que personne les ait vus. Si chaque maison a des maîtres secrets, ce sont ici les serpents, et par eux qu'arrivent le malheur et le bonheur.

Je m'étonne de n'avoir pas fait plus tôt ce rêve étrange. Pendant que j'examine un à un chaque meuble à la recherche d'une boussole qui m'indiquera la route à suivre, ma main rencontre un stylo posé sur l'accoudoir du fauteuil. Le bruit qu'il provoque en tombant me semble traverser la pièce aussi lentement qu'un vieillard, tant il est vrai que tout est vieux ici. La table et les chaises sont faites dans un bois dont l'espèce a disparu, les tapis au sol datent des yourtes nomades. J'ai beau confondre un an et mille, j'ai compris que cette vie tient de la mort. Or, il me faut me méfier non de ce que je sais, mais de ce que j'ignore. Le bruit du stylo. Un grincement de vieux bois. Je me retourne. La porte du buffet s'est ouverte d'elle-même. Un cliquetis cristallin dans le lustre, les serpents s'éveillent en plein jour. Ce n'est pas le bruit, mais l'odeur du vin qui les attire. Ils tirent la langue, sondent l'air avec gourmandise. Ils glissent entre les bijoux de verre, descendent vers les précieux flacons. Où est le

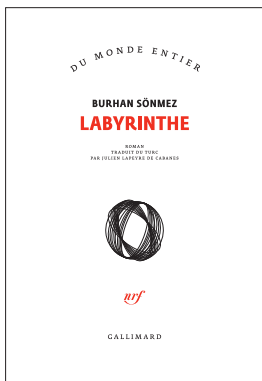
# BURHAN SÖNMEZ

## LABYRINTHE

Un jour, Boratine, un jeune chanteur de blues vivant à Istanbul, se réveille à l'hôpital partiellement amnésique : il ne sait plus qui il est ni d'où il vient. On lui dit qu'il a miraculeusement survécu à sa tentative de suicide. Mais pourquoi aurait-il tenté d'en finir en sautant d'un pont sur le Bosphore? Boratine est beau, talentueux, populaire. Ses amis l'aiment, les femmes aussi. Revenu dans son appartement, il tente de reprendre le cours de sa vie, de raviver sa mémoire au contact d'objets du quotidien, de visages connus, de miroirs. S'il a oublié tout ce qui concerne son identité, il n'a pas perdu l'usage des mots, la maîtrise de plusieurs langues. Il reconnaît même en cette figurine, dans son salon, la vierge Marie et son enfant Jésus. Incapable toutefois de les replacer dans le temps, il ne saurait dire s'ils ont vécu il y a quelques années ou bien des millénaires. Flâneur des labyrinthes de la mémoire, il erre aussi au hasard des chemins de la ville, cette Istanbul qu'il redécouvre sous un jour nouveau.

Dans une prose fluide et poétique, Burhan Sönmez raconte les pérégrinations de son héros, sa quête identitaire, et leur confère une profondeur existentielle. Qu'est-ce qui nous détermine? Perdre la mémoire, est-ce perdre son identité? Est-ce plus libérateur pour l'homme — et pour une société — de connaître son passé ou bien de s'en défaire?

*Burhan Sönmez, auteur kurde écrivant en turc, est né en 1965 dans un petit village d'Anatolie. Récompensées par de prestigieux prix, ses œuvres sont traduites dans une trentaine de langues. Avocat spécialisé dans les droits de l'homme, il a longtemps exercé à Istanbul. Après un exil de plus de dix ans en Angleterre, il vit aujourd'hui entre la Turquie et Cambridge.*



*Labyrinthe*  
Burhan Sönmez

Cette édition électronique du livre  
*Labyrinthe* de Burhan Sönmez  
a été réalisée le 31 janvier 2020 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072838347 – Numéro d'édition : 346973).  
Code Sodis : U23372 – ISBN : 9782072838354.  
Numéro d'édition : 346974.